

noux de nos mères, ne peuvent pas être mis à côté de ceux de Nina Balméras, de soeur Gertrude, ou de frère Fabricius?

Chaque hiver, nous lisons dans nos journaux canadiens quelques entrefilets sur la charité des grandes dames de Montréal. On proclame la générosité des femmes de nos financières, de nos juges, de nos avocats, de nos médecins, de nos négociants, qu'on voit à la tête des kermesses, dans des salles de couture, aux dîners de charité, aux concerts de bienfaisance où elles trouvent le moyen de se rendre entre deux bals, après s'être débarrassées des soins de la maternité, en confiant leurs enfants à des servantes, ou en les mettant pensionnaires dans des établissements d'éducation.

Cette charité de nos dames canadiennes est assurément fort louable et les journalistes font bien de la signaler à l'attention publique; mais on devrait de temps en temps pousser une incursion dans les bas-fonds du faubourg Québec, du village Saint-Jean-Baptiste, du Griffintown et de la Pointe Saint-Charles et rappeler au lecteur qu'il y a à Montréal plus de quarante milliers de mères de famille, qu'avec sept ou huit piastres par semaine que le mari apporte à la maison trouvent moyen de payer un loyer qui varie entre six et neuf piastres par mois, d'élever quatre ou cinq enfants, de les faire instruire, de les envoyer tous les jeudis, en été, à l'île Sainte-Hélène, ou à la Montagne, et en hiver de les vêtir chaudement, de leur acheter des traîneaux, et quand vient le jour de l'An, de les gorger de bonbons et de leur donner des patins ou des raquettes. Et en outre ces mères de famille trouvent moyen de glisser un gros deux sous, souvent même un cinq cents, dans la tasse de l'aveugle qui se

tient à la porte de l'église où elles vont à la messe.

On connaît les noms de nos riches philanthropes canadiens dont la maison orne la rue Sherbrooke ou Dorchester Ouest, et dont les soirées se passent entre le club Saint-James et la rotonde du Windsor; mais on ne connaît pas les noms de ces ouvriers au coeur généreux, dont les actes de bienfaisance sont connus tout au plus à la boutique où ils travaillent et à la grocerie du coin, où, plusieurs fois dans l'année, ils vont répondre pour un compagnon dans la gêne.

On cite les cures fameuses opérées par nos médecins en vogue de la rue Saint-Denis ou du Beaver Hall; mais on ne parlent pas de celles qu'opèrent chaque jour les jeunes disciples d'Esculape, fraîchement émoulus du Laval ou du McGill, et dont la réputation ne dépasse pas encore les fonds de cours du bord de l'eau, ou les ruelles du faubourg Québec ou bien du Griffintown; mais leur zèle et leurs connaissances volent de bouches en bouches et ils finissent par percer. Après avoir soigné les serviteurs, ils soignent les maîtres; et plusieurs médecins de la rue Saint-Denis qui roulent aujourd'hui carrosse et dont le cocher porte livrée, se rappellent parfaitement s'être rencontrés il y a quelques années à peine, au début de leur carrière auprès du même grabat sur lequel gisait un pauvre diable qui, sans eux, serait peut-être déjà dans la fosse commune au cimetière de la Côte-des-Neiges.

On nous fait admirer dans les écoles de Montréal le dévouement de ces officiers Français, qui, aux grands jours de Québec, couvrirent les Plaines d'Abraham d'une gloire impérissable en courant à la mort à la tête de leurs débris de bataillons que n'avait pas encore pu leur enle-